

ÉTUDES DE PSYCHOLOGIE FÉMININE

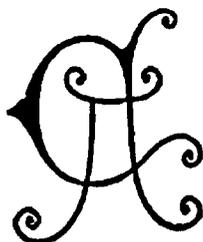
---

Psychologie  
de la Femme

PAR

**HENRI MARION**

Professeur à la Faculté des Lettres de Paris



**Librairie Armand Colin**

Paris, 5, rue de Mézières

1900

Tous droits réservés.



## AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

---

M. Marion a laissé, en mourant, les manuscrits de plusieurs des cours qu'il avait professés à la Sorbonne, où il enseignait, comme on le sait, la « Science de l'éducation ». C'est un de ces manuscrits que nous publions, le plus important par son étendue à la fois et par le sujet qu'il traite. M. Marion avait consacré à ce grand sujet de l'éducation des filles deux années de son enseignement<sup>1</sup>. Il y avait apporté, sans parler des qualités si bien appropriées de son esprit et des fruits accumulés de ses travaux antérieurs, une abondante préparation spéciale. Il avait rédigé avec complaisance, avec amour, le texte de chaque leçon, écrivant toutes les phrases, copiant les citations, poussant le soin

1. Les années, 1892-93 et 1893-94.

jusqu'à marquer à la marge les divisions principales et l'enchaînement des idées. Il se proposait de revenir un jour sur ce travail favori pour le conduire au dernier degré d'achèvement. La mort l'en a empêché. Il nous a semblé que ce serait, en quelque sorte, frustrer le public d'un ouvrage utile qui lui était destiné, et la mémoire de M. Marion d'un surcroît d'estime et de reconnaissance, que de reculer devant les difficultés que la publication présentait. En effet le manuscrit ne pouvait être imprimé sans retouche. Quelque soin que l'auteur eût mis à l'écrire, ce n'était que le texte de ses leçons orales. D'une leçon à l'autre, il s'y rencontrait des redites que l'enseignement appelle ou exige, mais que le livre proscrit. Les développements se prolongaient souvent avec l'insistance du discours. Enfin si châtiée que fût naturellement la parole du professeur, on y sentait la négligence aimable de l'improvisation. Il fallait donc porter dans l'ouvrage une main étrangère, remanier le texte, abrégér les leçons, parfois en fondre deux en une, modifier, corriger l'expression. M. A. Darlu, professeur à l'École normale supérieure de Sèvres, sur la demande de la

veuve de M. Marion, a bien voulu se charger de cette revision. Il y a apporté, en même temps qu'une compétence indiscutable, un respect scrupuleux de la pensée de l'auteur et un souci constant de conserver jusque dans le détail de l'expression tout ce qui caractérisait son ton et sa manière. On ne peut sans doute se flatter d'offrir au public une œuvre aussi achevée que l'auteur avait souhaité de la lui donner; il y aurait mis plus de variété et d'agrément; et, pour tout dire, la fleur de son talent y manquera. On a confiance cependant que le lecteur y trouvera, avec le fond solide de ses réflexions, la plupart des qualités qu'il était accoutumé à goûter dans ses autres écrits, la saveur franche du style, la délicatesse et la mesure du goût, et surtout cette générosité des sentiments qui était ici une condition indispensable pour rencontrer la vérité et pour la dire.





# TABLE DES MATIÈRES

---

## PREMIÈRE LEÇON

### Introduction.

	Pages.
Objet du cours. — Plan. — Méthode. — Inspiration générale.....	1

## DEUXIÈME LEÇON

### De la condition sociale de la femme dans le passé.

Loi générale de l'évolution de la condition féminine : différenciation croissante des deux sexes et tendance à l'égalité des droits. — La condition légale de la femme dans la Grèce antique, — à Rome, — au moyen âge, — dans la société moderne. — Conclusion de cette revue historique : qualités et défauts héréditaires. Espérances pour l'avenir.	25
---	----

## TROISIÈME LEÇON

### Les données physiologiques.

Caractères anatomiques distinctifs de la femme : taille, poids, squelette, muscles, viscères, cerveau. — Caractères physiologiques : fonctions du sexe et maternité. — Conséquences pour l'intelligence, pour l'activité, pour les sentiments. — Raison biologique de la subordination sociale de la femme. — Appréciation de ce fait et réserves.....	49
--	----

## QUATRIÈME LEÇON

## • La petite fille.

PSYCHOLOGIE COMPARÉE DES DEUX SEXES AVANT LA PUBERTÉ.

	Pages.
Faut-il distinguer entre le naturel et l'acquis? — Jeux de filles et jeux de garçons. — Caractères physiques de la petite fille. — Ses dispositions morales. — Développement précoce de ses facultés intellectuelles.....	71

## CINQUIÈME LEÇON

## La femme : sensibilité générale.

La jeune fille. — Prédominance de la sensibilité chez la femme. — Une objection de Lombroso. — Témoignage de la graphologie. — Violence des passions chez la femme. — Son goût pour les spectacles émouvants — L'amour source de toutes ses vertus et de toutes ses fautes. — Conséquences pour l'éducation.....	95
--	----

## SIXIÈME LEÇON

• La sensibilité féminine (*suite*) : Tendances égoïstes.

Les diverses formes de l'égoïsme. — La sensualité. — L'attachement à la vie. — L'avarice. — La vanité. — La coquetterie. — Le goût de la parure. — La jalousie et l'envie. — L'ambition et le besoin de dominer.....	115
--	-----

## SEPTIÈME LEÇON

La sensibilité féminine (*suite*) : Sympathie et sociabilité.

Prédominance de la sympathie dans le cœur de la femme. — Ses diverses formes : l'amour. — L'amour maternel. — La pitié. — Le secret de la grâce féminine. — Les affections de la femme exclusives et personnelles, mais non inconstantes. — Question capitale : la femme est-elle incapable d'amitié?.....	139
--	-----

## HUITIÈME LEÇON

La sensibilité féminine (*fin*). Les sentiments supérieurs.

Pages.  
Effets composés de l'égoïsme et de l'altruisme : suscepti-  
bilité, jalousie, bavardage. — Formes féminines des senti-  
ments supérieurs : pudeur; — sens moral; — instinct du  
vrai; — sentiment du beau; — sentiment religieux..... 161

## NEUVIÈME LEÇON

## L'intelligence de la femme.

L'esprit naturel de la femme supérieur à celui de l'homme  
dans les diverses conditions sociales. — Qualités et défauts  
de l'intelligence féminine en général. — Examen de chaque  
faculté. — La mémoire. — L'imagination. — La curiosité.  
— L'aptitude scientifique : exemples de vocations féminines  
dans les sciences mathématiques. — La faculté de rai-  
sonner correctement et les sophismes féminins. — Dons  
littéraires. — Conclusion : le rôle de la femme au point de  
vue intellectuel.... 187

## DIXIÈME LEÇON

## La volonté féminine.

Nature de la volonté; ses deux modes principaux. — La  
volonté chez la femme dans une étroite dépendance du  
sentiment. — Son manque d'initiative. — Son manque de  
vigilance et de suite dans l'exécution. — Formes de la  
volonté féminine : le caprice; la patience; l'endurance;  
l'entêtement. — Grandes difficultés dans l'éducation de la  
volonté..... 221

## ONZIÈME LEÇON

## La destinée de la femme.

La femme est destinée par sa nature à être épouse et  
mère. — Mais ni en fait ni en droit, ce n'est là toute sa

	Pages.
destinée. — On doit cultiver en elle tous les grands attributs de l'humanité, pour qu'elle puisse atteindre la perfection de sa nature.....	241

### DOUZIÈME LEÇON

#### Destinée de la femme (*suite*).

##### Des améliorations que comporte sa condition.

Le mouvement féministe. — Opinion de J. Stuart Mill et de Secrétan. — Position de la question : la condition normale de la femme; trois conditions qui appellent des remèdes : célibat forcé, mariage moralement mauvais, et mariage ou veuvage dans la misère. — L'amélioration de l'instruction des femmes, clef de toutes les autres. — Droit des femmes à être admises, à égalité de titres et d'aptitudes, à toutes les professions et fonctions. — Question des fonctions publiques. — La condition de la femme mariée. Elle devrait être plus indépendante..... 255

### TREIZIÈME LEÇON

#### La question des droits de la femme (*suite*).

##### Des droits politiques.

La condition politique de la femme aux États-Unis; en Allemagne; en Suisse; en Angleterre; en France. — Discussion générale de la question. — Elle ne se pose pas actuellement chez nous. — Dans l'avenir, véritable intérêt de la femme : la vie de famille. — Intérêt supérieur de la société : la femme, principe d'union et d'amour..... 288

# PSYCHOLOGIE

## DE LA FEMME



### PREMIÈRE LEÇON

#### Introduction.

Objet du cours. — Plan. — Méthode. — Inspiration générale.

Cette étude comprendra deux parties : 1° la psychologie de la femme; 2° l'éducation des filles. Dans la première partie, essentiellement théorique, nous chercherons quelle est la nature de la femme, de quel développement elle est ou n'est pas susceptible; dans la seconde, toute pratique, nous nous occuperons comment il convient de l'élever. Le lien des deux parties est évident; on ne pourrait ni supprimer une, ni les intervertir; il est trop clair que l'éducation à donner à un être quelconque dépend de ses dons et aptitudes, de ce qu'il est en fait ou peut devenir, bref de sa nature et de sa des-

tinée. Jetons un coup d'œil rapide sur les questions qui s'offriront à nous tour à tour.

Ce qu'est la femme en fait, psychologiquement, ce qu'elle est, soit en général et en moyenne, soit dans un pays donné, à un moment donné, dépend de deux causes fondamentales : premièrement de sa condition sociale, telle que l'a faite l'histoire, car son caractère et ses dispositions tiennent pour une part énorme aux habitudes qui résultent de son éducation traditionnelle et de son mode de vie dans son milieu ; mais en second lieu et plus profondément encore, cela dépend de sa nature physique, c'est-à-dire de sa structure anatomique et de ses fonctions physiologiques. Nous aurons à considérer ces deux facteurs successivement, en remontant du plus superficiel au plus profond, qui est, à vrai dire, le seul irréductible.

Sur le premier point, le facteur social, nous verrons, en jetant un coup d'œil rapide sur la condition des femmes dans le passé, comment cette condition s'est modifiée au cours des siècles, et avec elle le caractère des femmes. Il y a eu là une double évolution, deux séries parallèles de transformations : transformation de la condition sociale des femmes aboutissant à l'état actuel, qui, lui-même d'ailleurs, ne semble pas immuable ; transformation de la nature féminine, ou formation graduelle du caractère tel qu'il prédomine aujourd'hui chez les femmes, sans qu'on puisse dire qu'il soit fixé ni

destiné à rester ce qu'on le voit. Des enseignements utiles se dégageront, si je ne me trompe, de cette étude, toute rapide qu'elle doit être.

Nous verrons, d'une part, les deux sexes se différencier de plus en plus par le progrès de la civilisation, en même temps que s'accroît entre eux la division du travail; ce qui nous invitera peut-être à nous défier de tout ce qui pourrait tendre à produire entre eux une identification factice et contre nature, car cette identification serait le contre-pied du progrès séculaire.

D'autre part, nous trouverons que la femme, si elle est devenue de plus en plus *différente* de l'homme au cours des âges, est devenue en même temps de plus en plus son *égale*. J'entends son égale aux yeux même de l'homme, son égale notamment devant le droit. Ce double changement a-t-il quelque chose de contradictoire? Je ne le crois pas, car différence n'est pas nécessairement inégalité, et qui dit égal ne dit pas nécessairement identique : nous devons nous demander au contraire si nous ne sommes pas en présence d'un cas où l'égalité n'est possible que par la différence même et en résulte.

Quoi qu'il en soit, il nous paraîtra difficile de ne pas accorder ce que beaucoup de femmes ont bien senti, et ce qui sera une des vérités dominantes de notre sujet, à savoir que les différences qu'on voit entre la nature de l'homme et celle de la femme, si elles sont en partie la cause des diffé-

rences qu'on voit dans leur rôle social, en partie aussi en sont l'effet. On est allé jusqu'à dire que les femmes avaient reçu de la nature les mêmes dons que les hommes et que les différences actuelles que nous constatons entre eux ne sont que l'effet des lois. Voilà qui est fort exagéré, car il resterait alors à expliquer pourquoi les lois ont été telles, si elles n'avaient dans la nature même aucun fondement. Mais, à coup sûr, les lois et les coutumes ont accentué les différences originelles, accru l'écart entre les deux sexes; et comme les lois sont en général l'œuvre du sexe fort principalement, il nous faudra bien reconnaître au moins une parcelle de vérité dans ce cri d'une femme défendant les femmes : « Presque tous leurs défauts sont le crime des hommes. » Grimm, au xviii<sup>e</sup> siècle, disait déjà : « Tous les défauts qu'on peut reprocher aux femmes sont l'ouvrage de la société et d'une éducation mal conçue... »

Sur le second facteur, le facteur physiologique, il y aura un intérêt capital à voir au juste ce qu'il en est, car on a dit quelques sottises à ce sujet, et on s'est livré à des exagérations désobligeantes pour la femme, Michelet, par exemple, en la représentant presque exclusivement comme une malade. Il est bien vrai, cependant, qu'on peut à peine exagérer l'importance et la signification (j'entends mentale même et morale) des différences de cet ordre. *Sex lies deeper than culture*, dit énergique-

ment Maudsloy, « le sexe est plus au fond que toute culture »; d'où la naïveté qu'il y a peut-être à exprimer, comme on l'entend faire si souvent, la crainte (ou l'espérance, elles sont aussi naïves l'une que l'autre) de voir du jour au lendemain la femme changée en homme par l'enseignement. Cette métamorphose, il ne faut pas la vouloir, certes, puisqu'elle serait simplement monstrueuse; mais aussi est-ce un épouvantail puéril dont il n'y aura pas lieu de nous effrayer.

Ainsi en possession des causes déterminantes de la psychologie des femmes, nous pourrions en aborder le détail. Peut-être n'est-il pas aussi impossible qu'on le dit de fixer quelques caractères essentiels, suffisamment généraux et suffisamment certains, qui fassent de cette psychologie comparée des deux sexes autre chose qu'un jeu d'esprit, amusant peut-être, mais stérile.

On a l'air téméraire en abordant ce sujet; on l'est surtout aux yeux des femmes, qui, à force d'entendre dire qu'elles sont impénétrables, croient volontiers l'être en effet, et s'en font une sorte de point d'honneur. C'est une de leurs petites prétentions. Elles ne savent pas combien il y a peu de respect au fond de cet aphorisme mis en circulation par des écrivains, comme cet impertinent Jean-Paul Richter, par exemple, quand il dit : « Les femmes sont comme les maisons espagnoles; il est plus

facile d'y entrer que d'y voir clair ». Individuellement oui, elles sont peut-être plus impénétrables que les hommes, et nous en verrons la raison. Mais en masse et pour les traits généraux, si quelque chose vraiment les différencie des hommes dans leur *sensibilité*, dans leur *intelligence*, dans leur *activité* volontaire, ce quelque chose, apparemment, n'est pas plus insaisissable pour un sexe que pour l'autre, puisque c'est ce qui les distingue par définition. Cette comparaison détaillée des deux sexes, cette description analytique de la nature féminine nous occupera assez longtemps, d'abord parce que le sujet est complexe et d'un vif intérêt par lui-même, mais surtout parce que les conclusions auxquelles nous serons conduits prépareront toute la deuxième partie du cours, et nous dicteront presque les règles pratiques applicables à l'éducation intellectuelle et morale de la femme.

Avant d'en venir là cependant, une leçon trouvera sa place qui servira à la fois de conclusion à la première partie et de transition vers la deuxième, — leçon relative à la condition des femmes, non plus telle qu'elle a été dans le passé ni même telle qu'elle est aujourd'hui, mais telle qu'elle peut devenir et qu'il est à souhaiter qu'elle devienne. C'est là que nous dirons un mot, comment l'éviter? de cette agitation, non toujours également sérieuse, mais toujours grave, qui fait aspirer les femmes à un rôle social qu'elles n'ont pas connu dans le

passé. Leurs revendications sont confuses, très inégalement touchantes, souvent troubles et plus ou moins suspectes ; mais il me suffit de rappeler que des philosophes comme J. Stuart Mill et Secrétan les soutiennent jusque dans leur prétention au suffrage politique, pour donner une idée de l'importance des questions que nous rencontrerons à ce sujet et de l'impossibilité de les écarter, car il ne s'agit de rien de moins que de la destinée des femmes en ce monde et du rôle auquel elles sont appelées. Comment, si nous n'avions d'abord fixé nos idées sur ce point, pourrions-nous déterminer l'éducation qu'il convient ou non de leur donner ? La fin domine et appelle les moyens.

Dans la deuxième partie nous rencontrerons des questions si nombreuses que je ne puis les énumérer toutes ici. Qu'il me suffise d'en signaler quelques-unes. Les premières qui se présenteront, et les plus importantes d'ailleurs, ont rapport à l'éducation proprement dite, à cette éducation du cœur et du caractère qui commence dans la famille, et se donne là mieux que partout ailleurs. Car le grand problème, déjà si grave pour les garçons, de la part respective de la famille et des écoles dans l'éducation, se pose avec un intérêt plus grand encore pour les filles. Ceux qui ne veulent pas de l'internat pour leurs fils s'en défient pour elles bien davantage encore et à meilleure raison. Aussi la loi qui a institué chez nous les lycées de filles

les a-t-elle constitués à titre de simples externats, permettant seulement l'adjonction d'internats annexes, quand les villes en feraient la demande. Mais les demandes se sont multipliées et on y a cédé..., trop souvent aux yeux de certains. Que d'autres points encore à élucider! Quoi que ce soit que doivent apprendre les filles, qui le leur enseignera? Seront-ce des femmes toujours de préférence? On le croirait, au premier abord, et il est certain que, socialement, si une occupation semble convenir aux femmes, c'est celle-là. Et pourtant un doute reste permis, car au jugement de bien des femmes elles-mêmes, dont plusieurs directrices de lycées ou collèges à moi connues, l'enseignement est donné d'une manière plus fructueuse par les professeurs hommes. Dans les universités, en tout cas, il n'y a pas de doute, c'est l'enseignement le plus haut, le plus viril, si l'on peut dire ainsi, que les femmes y vont chercher. Mais que de questions encore impliquées dans celle de l'enseignement supérieur des femmes et de leur accès dans les universités, accès qui leur est encore refusé presque partout, notamment dans toute l'Allemagne! A quelles conditions doit-il être soumis là où on l'accorde? Et surtout quels effets faut-il s'en promettre en fin de compte? Nous serons ainsi ramenés à la question suprême, qui est au fond de toutes les autres : quelle est au juste la destination des femmes dans la société, telle qu'on peut la

rêver, telle qu'elle serait réalisable par l'éducation parfaite des deux sexes? Si nous conduisons cette étude jusqu'au bout, il est impossible qu'elle ne nous mette pas à même d'envisager cette grande question d'un regard plus net et de conclure avec une certaine sécurité.

Pour tout cela, quelles seront nos sources, quelle sera notre méthode? On a prodigieusement écrit sur les femmes : néanmoins, ou, si vous aimez mieux, pour cela même, je n'indiquerai pas une bibliographie du sujet. Non que je n'aie beaucoup lu sur le sujet et que je ne me propose de mettre à profit ce que j'ai lu de bon. Mais, d'une manière générale, il y a beaucoup de fatras dans cette littérature spéciale. On lit tel volume entier sans y trouver rien de sérieux, rien de méthodique surtout, à peine quelques traits qui portent, quelques indications suggestives. Les seules sources vraiment abondantes et vives, ce sont les moralistes, comme La Bruyère, La Rochefoucauld, Pascal, lorsque par hasard, trop rarement, ils ont fixé leur attention non plus sur l'homme en général, mais sur les caractères distinctifs de la femme. Les moralistes qui ont écrit spécialement sur l'éducation des filles seront pour nous d'un prix particulier, tels Fénelon, M<sup>me</sup> Necker de Saussure, M<sup>me</sup> de Rémusat, et tout spécialement, peut-être, quand ce sont des prêtres, des confesseurs; j'aurai occasion

de rappeler combien de choses ont été vues excellemment par M<sup>er</sup> Dupanloup, par exemple. Quant à la littérature générale, c'est une mine infinie, mais souvent suspecte, parce qu'elle peint surtout les passions en conflit, et vise à l'effet plus qu'à la froide vérité. La comédie met en scène les femmes, mais ne craint pas de charger les traits pour faire rire à leurs dépens. La tragédie fait naître la pitié, plus clairvoyante souvent que la malice; mais elle dramatise tout et se plaît aux situations, voire aux sentiments exceptionnels. Le roman oscille entre les deux tendances, et n'est pas une source plus pure quand il est un roman à thèse. Tout cela pourtant vaut mieux encore que la plupart des ouvrages spéciaux, où la psychologie positive et comparée des deux sexes fait place, 99 fois sur 100, à une comparaison vague et froidement humoristique, à une sorte de concours institué entre eux pour savoir lequel l'emporte sur l'autre. Dans cette voie, on a rencontré des choses plaisantes, je ne le nie pas, mais encore bien plus de pauvretés dénuées de sérieux intérêt. Quand un homme d'esprit comme Émile Deschanel prend la peine de recueillir en un volume *Tout le bien qu'on a dit des femmes*, et en un autre volume *Tout le mal*, il ne se peut pas qu'il n'y ait des perles dans ces extraits; mais il y a encore plus de scories. Et même les perles littéraires ne valent pour nous que si elles ont un éclat de bon aloi, c'est-à-dire font

briller des pensées profondes et fixent des observations authentiques.

Il faut rejeter purement et simplement les assertions théologiques et *a priori*, celles de Bossuet, par exemple, qui, pour remettre la femme à sa place, lui rappelle sévèrement qu'elle n'a pas à le prendre de si haut, elle qui a été tirée d'une simple côte d'Adam, « d'un os surnuméraire » de l'homme. Il semble qu'on ait voulu répondre aux arguments de ce genre en les poussant à l'absurde, dans ce vieux petit livre dont j'ai parlé ailleurs, *Le triomphe des femmes*, où l'on démontre par la Genèse même la supériorité de la femme : car, dit l'auteur, si la création a suivi l'ordre de perfection croissante des créatures, si Adam a été le couronnement de l'œuvre, Ève qui est venue encore après, était, par cela même, plus parfaite. Elle a été tirée d'un os, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus solide, et de quel os? d'une côte, os pris dans la région la plus noble, os protecteur du cœur, etc. — Mais Dieu plus tard s'est fait homme, et non pas femme! — Oui, pour s'humilier davantage. — Ainsi du reste. Ce ne sont là que des balivernes.

A peine faut-il moins se défier des saillies et fantaisies satiriques, des contes et fabliaux dont s'amusaient nos pères, dont il suffit de citer pour exemple cette page du Roman du Renard où l'on voit Adam frapper la mer d'un rameau que Dieu lui a mis en main et en faire sortir tous les ani-

maux utiles, la brebis, le chien, etc., tandis qu'Eve frappant à son tour fait sortir le loup et toutes les bêtes malfaisantes. L'homme a toujours aimé à se moquer des femmes : c'eût été le contraire si elles avaient écrit et si elles avaient osé. Ou plutôt, dès qu'elles ont commencé à écrire et à oser, elles ont fait entendre ou le sarcasme à leur tour, ou, ce qui ne vaut pas mieux pour nous, la plainte, soit douce, soit sérieuse, amère, accusatrice.

Mais ce qu'il faut récuser par dessus tout, ce que j'ai du moins, pour mon compte, trouvé particulièrement vide, ce sont les anathèmes des ascètes, des saints et des Pères. La femme leur fait peur et horreur, mauvaise condition pour la connaître et la peindre équitablement. Injurier n'est pas juger; encore moins est-ce étudier et décrire. Il y a là un naïf, j'oserais presque dire un grossier hommage rendu aux séductions de la femme; et, à ce titre, ces invectives ne seraient pas pour lui déplaire. Dire de la femme qu'elle est le diable, ou la lance, ou la flèche, ou la torche du diable, *fax Satanæ*, la porte de l'enfer, *diaboli janua*, que la voir est déjà mal, l'entendre pire, et la toucher horrible, *quam videre malum, audire pejus, tangere pessimum* (Tertullien); aimer mieux, avec saint Cyprien, entendre le sifflement des basilics que le chant d'une femme; s'écrier avec l'Ecclésiaste : « J'ai trouvé la femme plus amère que la mort... Elle est semblable au filet des chasseurs, son cœur est un

ège, et ses mains sont des entraves »; tout cela fait plus d'honneur aux charmes féminins qu'à la force d'âme et aussi à la justice de ces grands saints. Car, si tout cela est vrai en un sens, si l'on ne peut exagérer les sottises que la femme fait faire à l'homme, il n'y a rien là qu'elle ne puisse en toute raison retourner contre l'homme. On est en effet à deux de jeu, comme on dit, dans ces comédies et ces drames de la passion, qui ne sont dès lors pas plus la condamnation d'un sexe que de l'autre. Et une seule chose sans doute égale le mal que nous font les femmes, c'est le mal que nous leur faisons.

Aussi sera-ce le point essentiel de notre méthode de laisser là toutes ces invectives, jeux d'esprit ou récriminations sincères. Dans les livres, dans la littérature tant générale que spéciale, nous prendrons tout au plus des indications, indications de questions à discuter plutôt que d'opinions à adopter, matière à réflexion plutôt que formules toutes faites. La nature même, observée sans parti pris, regardée face à face, l'histoire aussi, et la science positive, mais par dessus tout la vie, voilà nos sources.

C'est bien la femme en général que nous aspirons à connaître; mais qui trop embrasse, mal étreint. S'il faut choisir et nous restreindre, c'est la femme non de la légende ou même de l'histoire, non du théâtre ou du roman, c'est la femme réelle,

de notre pays et de notre temps, qu'il nous importe de bien connaître pour la bien élever. C'est donc elle surtout que nous étudierons. C'est à elle-même, à nos mères, à nos femmes, à nos filles directement observées et interrogées que nous demanderons la vérité toute simple, touchant leurs aptitudes et leurs besoins, pour juger aussi exactement que possible du but qu'il faut se proposer en élevant les jeunes Françaises nos contemporaines, et des moyens de les élever le mieux possible. Quant aux discussions techniques de la deuxième partie, nous aurons à tenir compte sans doute de tout ce qu'on a écrit d'intéressant sur ce sujet; mais nous n'aurons d'autre critère que les principes, et les faits authentiques empruntés autant que possible à notre expérience personnelle.

Par quels principes alors serons-nous guidés et quel sera notre esprit général? Car il est nécessaire de prendre parti du moment qu'on touche aux choses humaines.

J'ai donc, je ne m'en cache pas, un parti pris moral absolu, décidé que je suis à prendre mon sujet au sérieux et profondément pénétré de son importance. Quoi que puissent nous apprendre l'histoire et la physiologie et la psychologie sur les faiblesses et les misères de la femme, rien ne l'empêchera d'être à nos yeux *une personne*, c'est-à-dire un être responsable au même titre que l'homme;

ayant une destinée à accomplir librement. Je suis prêt à reconnaître comme aussi grandes qu'on voudra les différences physiologiques et mentales ; mais différence n'est pas inégalité. Une dissemblance de nature est indéniable qui rend nécessaire la différence des tâches, et fait que l'égalité ne peut se retrouver que dans la diversité des fonctions. Mais encore faut-il que sous cette dissemblance il y ait unité, identité foncière, sans quoi il n'y aurait ni accord possible, ni union, ni harmonie ; ce serait la séparation, le divorce moral. L'homme et la femme sont des *hommes* au demeurant et forment ensemble l'humanité. Ou cela ne signifie rien, ou cela signifie que la femme comme l'homme est une personne au sens plein du mot, et en a toute la dignité, c'est-à-dire les devoirs et les droits fondamentaux. Il faut dès lors mettre au-dessus de toute contestation le droit des femmes au respect, leur « droit au devoir » selon l'admirable expression de M<sup>me</sup> de Rémusat, avec tout ce que cela implique, le « droit à la vérité », le droit au développement de leur raison et de leur pleine humanité.

Naturaliste avec passion et grand ami de la sociologie positive, je veux bien voir dans la division plus ou moins grande du travail entre les sexes un criterium du progrès ; mais moraliste incorrigible, je tiens pour un critère encore plus sûr de ce même progrès le degré de respect obtenu par la femme, la dignité qu'on lui reconnaît, l'éga-